

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXV

Québec, 19 avril 1913

No 37

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 577. — Les Quarante-Heures de la semaine, 577. — S. S. Pie X, 578 — Honneurs pontificaux, 578. — Ordinations, 578. — Notes diverses, 578. — Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, 579. — Du village de Riese au palais du Vatican, 582. — Le premier sermon de Fénelon, 585. — Un enfant de chœur devenu général, 588. — Bibliographie, 590.

Calendrier

— o —

20	DIM.	b	IV apr. Pâq. <i>Kyr.</i> du temps Pascal. Vêp. de ce dim. (b), <small>MEM.</small> mém. du suiv. (<i>O Doctor</i>), de l'octave de la Sol. de S. <small>NEA</small> Joseph. (II Vêp.)
21	Lundi	b	S. Anselme, évêque, confesseur et docteur.
22	Mardi	tr	SS. Sotère et Caius, papes et martyrs.
23	Merccr.	tr	S. Georges, martyr.
24	Jeucl	r	S. Fidèle de Sigmaringen, martyr.
25	Vend.	r	S. Marc, évang. <i>abl.</i> 2 cl. (Procession et messe en violet. Lita-
26	Sam.	tr	SS. Clet et Marcellin, papes et martyrs. [lies doublées.]

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

21 avril, Hospice de Saint-André (Kam.) — 23, Eglise N.-D des-Victoires, Québec. — 25, Hôtel-Dieu, Québec.

S. S. Pie X

Le monde catholique suit avec anxiété les nouvelles que la presse donne, chaque jour, de la santé de S. S. Pie X. Malgré le grand âge du Saint-Père et la gravité de la maladie qu'il subit, tous veulent espérer que Dieu conservera à son Eglise, longtemps encore, le « Pape de l'Eucharistie ».

Honneurs pontificaux

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, dès son retour à Québec, a eu la joie d'annoncer que le Saint-Siège avait conféré de précieux honneurs à quelques-uns de ses diocésains.

M. l'abbé Am. Gosselin, recteur de l'Université et supérieur du Séminaire, est nommé protonotaire apostolique.

M. l'abbé F.-X. Gosselin, curé de Lévis, est nommé prélat de la Maison de Sa Sainteté.

M. Alph. Desjardins, l'apôtre dévoué des Caisses populaires, est nommé commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

En offrant aux nouveaux décorés nos félicitations, il nous est agréable de signaler la satisfaction générale qui a accueilli la nouvelle de ces distinctions si méritées.

Ordinations

Dimanche dernier, le 13 avril, à la Basilique, S. G. Monseigneur l'Auxiliaire a conféré la prêtrise à M. l'abbé Dam. Maranda, du diocèse de Québec. — Le dimanche précédent, à Saint-Alphonse de Thetford Sa Grandeur avait ordonné prêtre M. l'abbé Alph. Legendre, aussi du diocèse.

Notes diverses

S. G. Monseigneur l'Archevêque a officié pontificallement, à la Basilique, dimanche, jour de la solennité de saint Joseph.

Le R. P. Gautier, des Eudistes de Lévis, a fait le sermon de circonstance.

On a annoncé dernièrement la nomination de M. l'abbé J.-T. McNally, curé d'Almonte, diocèse d'Ottawa, comme premier évêque de Calgary (Alberta).

S. G. Mgr McNally a fait ses études à Ottawa et à Rome.

Le gouvernement anglais envoie un croiseur de sa flotte pour transporter à Malte S. Em. le cardinal Ferrata, légat pontifical, au Congrès eucharistique qui s'ouvrira, en cette île célèbre, mardi prochain, 22 avril.

Mgr l'archevêque Nouel, qui a rempli durant quelque temps la fonction de président de la république Dominicaine, s'est récemment démis de cette charge — les uns disent : à cause de sa mauvaise santé ; les autres : parce que la mission de pacification qu'il voulait remplir s'est heurtée à trop de mauvaise volonté.

Le Propagateur, revue de bibliographie de la Librairie Beauchemin, de Montréal, a publié dernièrement une belle étude sur l'œuvre de notre littérateur québécois, M. l'abbé Cam. Roy. Ce travail de critique littéraire est de la plume de M. Ed. Montpetit.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

o

... Il y a, dans la ville de Lisieux, un Carmel, fondé péniblement en 1835, par un vicaire de Saint-Jacques, et qu'on a mis près de 40 ans à bâtir. Là entra, comme postulante, en 1888, une enfant de quinze ans. Elle y vécut, parfaitement ignorée du public, jusqu'en 1897, époque où elle mourut, âgée de 24 ans. Elle s'était appliquée à passer inaperçue, même dans son monastère : les novices, dont, malgré sa jeunesse, elle était la maîtresse, furent presque les seules à soupçonner les merveilles cachées dans son âme.

Mais quelques mois avant de quitter ce monde, elle avait par obéissance écrit, au courant de la plume, le récit de ce que Dieu avait fait pour elle. Or, ces simples pages, qu'elle croyait réservées à ses seules supérieures, ont suffi à populariser, dans tout l'univers catholique, le nom de *Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus*.

Veut-on juger, par quelques chiffres et quelques faits précis, du prestige qu'exerce cette humble Carmélite ? L'autobiogra-

phie dont nous venons de parler a été et reste un grand succès de librairie. La poste apporte, en moyenne, au Carmel de Lisieux, 250 lettres par jour. Quatre maisons d'édition produisent, à Paris, les images qui représentent la « petite Sœur », et ne peuvent suffire aux demandes. Des points les plus reculés de la France et du monde, on vient prier sur son tombeau : les missionnaires, vers lesquels, depuis l'origine, vont les sympathies privilégiées des filles de sainte Thérèse, ne sont pas les moins empressés ; et, pour ne citer qu'un exemple, l'évêque de la Côte-d'Ivoire s'est rencontré au cimetière de Lisieux (1), l'été dernier, avec le vicaire apostolique du Dahomey, Mgr Steinmetz, suivi de son fidèle Pedro. Dirai-je un mot des prodiges attribués à l'intercession de l'humble enfant ? Les *Semaines religieuses* en ont entretenu plusieurs fois leurs lecteurs. Et en faisant aussi large que l'on voudra la part de l'exagération populaire, il reste un certain nombre de faits extraordinaires, dont la réalité résiste à la plus minutieuse critique. C'est le sentiment de Mgr de Teil, que nous avons eu l'honneur de rencontrer sur place ; et ceux qui le connaissent savent que la crédulité n'est pas son fait.

Ce qui apparaît au premier coup d'œil, quand on étudie « le cas » de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est donc un contraste déconcertant, entre cette vie si courte, si cachée, si insignifiante au point de vue humain — et l'attrait singulier qui pousse les foules vers ses cendres à peine refroidies.

(1) La tombe de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus se trouve au cimetière communal, dans la concession des Carmélites.

Comme le « Campo-Sancto » de Gênes, le cimetière de Lisieux s'étage aux flancs d'une colline couverte d'arbres et de verdure, d'où la vue s'étend au loin sur un merveilleux paysage.

La croix de bois plantée sur le tertre qui recouvre les restes de la « Petite Sœur » a dû être retirée ; les uns la taillaient pour en faire des souvenirs, les autres ont failli la consumer à la flamme de cierges.

Des fleurs sans cesse renouvelées ornent la tombe privilégiée. On y dépose des lettres naïves.

On y voit souvent des pèlerins agenouillés ; et c'est par centaines que les habitants de Lisieux s'y rendent, quand ils vont là-haut prier pour leurs morts. N'est-ce pas ce qu'on lit dans l'Écriture :

« Ses os reflleuriront du sein de leur sépulcre : *Ossa ejus pullulent de loco suo* » (Eccli. 46, 12.)

Sans avoir la prétention d'épuiser le sujet, j'ai cherché les causes de ce phénomène ; et il m'a semblé en apercevoir deux ou trois que je demande la permission de soumettre à l'appréciation des pèlerins de Lisieux, passés et futurs.

Le proverbe dit que les « saints tristes sont de tristes saints. » Sœur Thérèse n'est pas de cette famille-là. Elle a d'abord reçu du ciel ces dons variés et brillants qui font, en ce monde, les poètes, les peintres, les écrivains. Puis, par tempérament, ou par vertu, ou par les deux causes à la fois, elle est aimable, elle a la grâce et le sourire ; la joie rayonne autour d'elle. Il y a des poètes qui savent l'art de faire difficilement des vers faciles. Il y a des âmes qui connaissent le secret de faire simplement des actes d'héroïsme. Jusque dans les miracles qu'on attribue à la petite Carmélite, il y a je ne sais quoi de délicat, de prévenant, qui adoucit la souffrance avant de la faire disparaître, qui épanouit les cœurs avant de guérir les corps. Ne l'avait-elle pas dit sur son lit de mort : « Je passerai mon ciel à faire du bien sur la terre. »

La plupart des saints que nous vénérons nous apparaissent comme dans le lointain. Ils sont à une telle distance de nous par leurs habitudes, leurs goûts, leur époque ou leur pays ! Voici quelqu'un, au contraire, qui est bien de notre chair et de notre sang, qui a vécu dans l'air que nous respirons, dont les compagnes sont là, derrière les grilles de ce Carmel. La prieure n'est-elle pas la propre sœur de notre héroïne ? N'est-ce pas « Céline », une autre de ses sœurs, qui a peint ces jolis tableaux ? Ah ! si elles voulaient ouvrir le trésor de leurs souvenirs ! Elles l'ouvrent, en effet, très simplement. . . .

Et sous nos yeux, elles font revivre la fillette à l'esprit précocce, l'adolescente au caractère décidé qui passe à travers tous les obstacles pour aborder Léon XIII, la novice, la joyeuse Carmélite, la moribonde en extase. Voici sa cellule, ses livres, le manuscrit autographe de sa vie ; voilà sa place au chœur, l'Enfant Jésus peint de ses mains, la Sainte-Face devant laquelle elle aimait à se prosterner. — Ne la revoyez-vous jamais, demandons-nous, errer dans ces cloîtres qui lui étaient chers ? — Non, mais des parfums de rose, ou de lys, ou d'encens, nous indiquent parfois, à n'en pas douter, qu'elle y a passé.

L'Eglise appelle saint Louis de Gonzague « un jeune homme angélique, dans lequel une rare innocence s'unit à une admirable pénitence. » C'est la meilleure définition de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

... S'il est vrai que le grand danger de notre époque, c'est la superstition de la science, la croyance exclusive à ce qui se voit et se touche, le sensualisme sous toutes ses formes, la vie de la « petite Sœur » est, à sa manière, une apologétique vivante, une revanche de l'idéal, le triomphe, dans une faible femme, de ce qu'il y a en nous de noble, de céleste, d'immatériel.

X.

Du village de Riese au palais du Vatican

— o —

Chef des enfants de chœur de Riese, Beppi était beau à voir, le dimanche, en soutane rouge et *cotta* brodée, dirigeant, avec un sérieux fort édifiant, les évolutions de ses turbulents collègues. Au sortir de la messe, la troupe des *ragazzi* (enfants), le reconnaissant encore pour chef, le suivait aveuglément, et Beppi profitait souvent de leur docilité pour les amener au sanctuaire voisin de la *Madonna delle Cendrole*.

A onze ans, Beppi avait appris tout ce qu'on enseignait dans les deux classes de l'école primaire de Riese, un peu d'italien et de calcul. Mais il regardait avec envie don Tito Fusarini, curé de la paroisse, récitant son bréviaire. Ces beaux mots latins du livre doré exerçaient sur son imagination une fascination tentatrice. Ah ! s'il pouvait, lui aussi, l'apprendre, ce latin sonore, qu'il aimait tant à chanter, sans le comprendre, hélas ! Aussi fut-il délicieusement ravi lorsque le bon curé chargea son vicaire, don Luigi Orazio, d'enseigner *Rosa, Rosa*, au cher enfant de chœur dont il avait deviné le secret désir. Mais ni don Tito ni don Luigi ne pouvaient pousser l'écolier bien loin. Un jour, le curé vint trouver Battista, père de Beppi, et lui conseilla d'envoyer son fils aîné au petit collège de Castelfranco. Battista s'effraya d'abord. Son métier d'agent communal lui rapportait une *zvanzica* par jour (0 fr. 50), et il avait huit enfants. Enfin, persuadé par les instances du prêtre, auxquelles s'étaient jointes celles de Margherita, mère du pieux écolier, il consentit.

Castelfranco est à deux lieues et demi de Riese, mais la marche n'épouvantait pas Beppi, qui portait allègrement chaque matin, ayant dans son bissac un morceau de pain et une portion de polenta, et voyageait le plus souvent pieds nus, les souliers suspendus sur l'épaule, afin de les économiser. Au bout de quelque temps, il fut accompagné par son frère Angelo, que l'amour de la science avait gagné, lui aussi. A force d'économies, sans doute grâce à l'aiguille plus agile que jamais de Margherita, on procura aux deux voyageurs un petit âne qu'Angelo eperonnait vigoureusement, en dépit des protestations de Beppi, toujours prompt à prendre la défense des opprimés. Le fougueux Angelo fut bientôt obligé de reconnaître qu'il avait plus de dispositions pour l'agriculture que pour le latin, et Beppi continua seul ses voyages à Castelfranco.

— Nous le voyions arriver le visage ouvert et les yeux rians, écrit un de ses condisciples ; il tenait incontestablement la tête de la classe et il exerçait sur tous ses camarades l'attrait le plus sympathique.

Les charges de la maison croissant, Beppi se demanda s'il ne pourrait au moins gagner son pain de chaque jour. *L'esattore* (exacteur ou percepteur) de Castelfranco, Pinazzi, lui offrit de le nourrir à la condition qu'il donnerait à ses enfants les premières leçons de lecture et d'écriture. Beppi avait ainsi l'honneur d'être maître à son tour et la joie d'épargner quelques *lire* (francs) par mois à sa mère.

En quatrième, il fut confié aux soins d'un jeune prêtre, don Giuseppe Amadio, qui rendit plus tard de lui ce témoignage : « C'était un pieux et charmant enfant ; il aimait le bon Dieu d'abord, sa mère ensuite. Ce fut, avant tout, un consciencieux qui se demandait toujours si ce qu'il allait faire était bien ou mal. Actif, ouvert à toutes les idées, désireux de s'instruire, le petit Riésois était de ceux auxquels il n'est pas nécessaire de répéter deux fois une explication. » Il travailla tellement que le bon don Amadio, inquiet pour sa santé, dut lui conseiller de se modérer.

Parvenu à l'âge de dix-sept ans, Beppi était digne d'entrer au séminaire de Padoue ; mais au moment de le laisser s'engager définitivement dans cette voie, Battista eut un nouvel accès de crainte. Comment pourrait-il jamais, avec son

modeste salaire, payer la pension de son fils ? Don Tito, le bon curé, recourut au cardinal Monico, patriarche de Venise, fils, lui aussi, d'un modeste artisan de Riese. L'oncle de Beppi, valet de chambre de Son Eminence, lui aplanit les voies, et on finit par obtenir pour le jeune homme la « grâce académique », c'est-à-dire une bourse au Séminaire. Don Tito, tout joyeux, apporta lui-même l'heureuse nouvelle à Beppi au moment où celui-ci donnait sa leçon quotidienne aux enfants de l'*esattore* de Castelfranco.

Au séminaire de Padoue, les succès du petit Riésois sont plus brillants que jamais. Premier sur 39 élèves, il est cité comme un modèle, et ses maîtres déclarent qu'il donne les plus belles espérances. « *Il chierichietto di Riese* (petit clerc de Riese), dit un témoin, était la simplicité, la franchise, l'humilité même, et son regard vif, son esprit prompt aux réparations spirituelles ajoutaient un charme spécial à sa piété. »

Cependant Beppi était à peine depuis deux ans au Séminaire, lorsqu'il apprit que son père venait d'être emporté en quelques jours d'une maladie foudroyante. La mère restait seule avec huit enfants. Le devoir du jeune homme n'était-il pas de renoncer à ses études pour aider la courageuse veuve ? N'était-il pas l'aîné, le plus apte, par conséquent, à gagner le pain des orphelins ? Mais Beppi avait de la foi, et il se confia à la Providence. D'ailleurs Margherita n'aurait pas voulu reprendre à Dieu un enfant qu'il avait si manifestement choisi pour lui. Elle enseigna la couture aux plus âgées de ses filles et organisa avec elles un petit atelier qui, prospérant grâce à Dieu, procura, sinon la fortune, du moins le pain quotidien à la petite famille.

Le ciel a béni le sacrifice de la mère et de l'enfant.

Le 18 septembre 1858, Giuseppe Sarto (Beppi dans l'intimité) était ordonné prêtre à Castelfranco. En 1884, il était nommé évêque de Mantoue ; en 1893, cardinal et patriarche de Venise ; le 4 août 1903, le Conclave l'élisait Pape sous le nom de Pie X.

Vrais modèles des parents chrétiens, Battista Sarto et son épouse Margherita Sanson ont préféré manger le pain sec de la pauvreté plutôt que de disputer à Dieu son élu. Or, Dieu les a récompensés en donnant à leur nom, bien inconnu jus-

qu'à présent, la plus brillante illustration que le monde puisse rêver. L'Eglise de Jésus-Christ doit Pie X à ces deux modestes villageois, ainsi qu'au saint prêtre qui a aidé l'angélique Beppi dans sa rude ascension vers le sanctuaire.

Le premier sermon de Fénelon

Il y a deux cents ans, du temps de Fénelon, c'était l'usage, pour les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique, de s'essayer à parler en public au moyen de certains exercices oratoires, et, dans ce but, on réunissait souvent, dans les grands hôtels de Paris, une brillante assemblée de seigneurs et de dames en présence desquels on faisait parler les jeunes aspirants. Fénelon avait quinze ans et portait déjà l'habit ecclésiastique. Il était pieux, plein de grâce et de modestie, laborieux, déjà savant, et surtout très charitable envers les pauvres. Son père, le marquis de Fénelon, choisit l'hôtel de Boufflers pour le début de son jeune abbé, assuré qu'il était d'un succès éclatant. En conséquence, le jour fut fixé, malgré les résistances du modeste Fénelon, et la compagnie fut invitée pour former l'auditoire. Déjà les seigneurs et les dames de la cour de Louis XIV avaient pris place dans le salon préparé à cet effet, et l'on s'étonnait de ne pas voir paraître le jeune prédicateur. Son père, fort impatienté de ce retard qu'il ne comprenait pas, tâchait d'excuser l'abbé auprès de Mme de Boufflers et des principaux personnages de la compagnie.

Enfin le jeune Fénelon entre dans la salle, et le front couvert d'une modeste rougeur, il prend place devant une table préparée à cet effet. Chacun faisait silence.

« Messieurs et Mesdames, je vous demande pardon d'avoir fait attendre un aussi illustre auditoire ; mais eût-il fallu vous faire attendre une heure de plus, le roi lui-même eût-il été présent ici, je n'eusse point hésité à le faire. En arrivant à l'hôtel de Boufflers, j'ai aperçu, dans l'angle d'une maison, un pauvre petit Savoyard couché par terre et à moitié couvert par les flocons épais de la neige qui tombe en ce moment. Douloureusement surpris de ce spectacle, je me suis arrêté et je me suis approché de ce malheureux enfant.

« — Que fais-tu là, mon petit ami ? lui ai-je dit.

« Il s'est mis à fondre en larmes et, sans répondre à ma question, il a murmuré ces paroles de désespoir :

« — Je veux mourir.

« — Mourir ! mon pauvre petit. Tu es donc bien malheureux ? Tu n'as donc personne qui t'aime ?

« — Oh ! oui, mon bon monsieur, je suis bien malheureux, s'écria l'enfant. Je suis perdu ! Je ne puis plus retourner chez ma mère, je n'ai plus qu'à mourir.

« Je lui demandai son nom, son âge et les causes de son chagrin. Voici comment il a raconté son histoire :

« — Je m'appelle Pierrot, j'ai douze ans. Je suis Savoyard et j'ai quitté le pays et ma mère depuis bientôt cinq ans. J'ai travaillé tant que j'ai pu à ramoner les cheminées, et j'ai mis de côté tout ce que j'ai gagné afin de pouvoir, le plus tôt possible, revenir au pays et rapporter à ma bonne mère un petit magot. J'avais économisé liard sur liard, et j'avais 315 livres cachées sous une brique, dans le grenier où je couche. Le cœur tout content, je m'apprétais à partir avec deux parents qui retournent en Savoie, et voici que, ce matin, quand j'ai levé ma brique pour prendre mon trésor et le réunir dans un sac pour l'emporter, j'ai trouvé la place vide... On m'a tout volé. Je n'ose plus retourner au pays, on dirait que j'ai fait le mauvais sujet et que j'ai oublié mes parents. Je n'ai donc qu'à mourir, car je suis trop malheureux.

« Tel est, Messieurs et Mesdames, continua Fénelon, l'abrégé du récit que m'a fait le pauvre petit Pierrot qui pouvait à peine parler tant il sanglotait, tant il avait froid. Je l'ai pris dans mes bras et je l'ai porté jusque chez le concierge de cet hôtel auquel je l'ai confié. Puisque la Providence m'a fait rencontrer sur mon chemin cette occasion de faire une bonne œuvre, je n'ai pas voulu la laisser échapper, et puisque ce petit pauvre de Jésus-Christ a pour asile momentané l'hôtel où vous êtes tous réunis pour m'entendre, j'ai préféré vous parler du petit Savoyard plutôt que de vous adresser le discours que vous attendiez de moi. Je vous demande donc, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, père des pauvres, consolateur des affligés, de réunir en ce moment vos aumônes en faveur de mon petit protégé dont le sort est ainsi entre vos mains. Une pièce d'argent ou d'or est peu pour vous ; mais pour ce

pauvre enfant, c'est beaucoup : c'est la joie et la vie et le bonheur. Donnez, Messieurs et Mesdames, Dieu lui-même vous le rendra. »

Pendant ce sermon improvisé et d'autant plus touchant qu'il était plus simple, bien des yeux se mouillèrent de larmes que n'aurait point provoquées un autre discours. Le jeune abbé de Fénelon, tout ému et, il faut le dire, un peu confus de sa témérité, s'apprêtait à faire la quête en faveur du pauvre Pierrot lorsque celui-ci, conduit par la marquise de Boufflers, qui l'avait fait quérir par un de ses gens, fut introduit au milieu de la noble et brillante assemblée. La vue du pauvre enfant, dont le visage gracieux et naïf exprimait à la fois la douleur et l'ébahissement, ranima les bons sentiments que le récit de Fénelon avait excités dans tout l'auditoire. On interrogea l'enfant, et, dans son patois original, il raconta de nouveau les détails que nous venons de dire. Mme de Boufflers, à son tour, plaida sa cause avec autant d'esprit que de charité, et déclara qu'elle voulait elle-même faire la quête dans le bonnet brun du petit Savoyard. « Je vous avertis seulement, dit-elle, que je ne reçois que de l'or. »

N'en ayant point sur elle, elle détacha une de ses boucles d'oreilles, qui fut son offrande. Les louis et les doubles louis tombèrent comme grêle dans le petit bonnet. Le bon Fénelon pleurait de joie, dans une chambre voisine.

La quête fut de plus de 2,000 livres. L'enfant croyait rêver ; et ne voulait pas croire que tout cet or fût pour lui. Quand il en fut bien convaincu, il se mit à sauter en pleurant et en riant, oubliant toutes les personnes qui l'entouraient et ne pensant plus qu'à sa mère.

La marquise de Boufflers, après avoir affectueusement remercié Fénelon, au nom de toute l'assistance, de la soirée vraiment excellente qu'il venait de leur faire passer à tous, garda pour quelques jours le petit Savoyard dans sa maison où il fut soigné par ses ordres. Elle l'habilla de la tête aux pieds, lui donna de beaux cadeaux pour son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, lui paya son voyage et, complétant la somme de 3,000 livres, elle se chargea de la faire parvenir en sûreté à la mère de l'enfant.

Un enfant de chœur devenu général

— o —

Parmi les braves restés sur le champs de Waterloo et que la France a pleurés, se trouvait le général Lefort, simple soldat à son entrée dans la carrière et dont l'histoire a enregistré les faits héroïques.

Mais, dans cette noble vie, il est un trait resté longtemps ignoré et qu'on ne lira pas sans un réel attendrissement. C'est une si belle vertu que la reconnaissance !

Le jeune Lefort, destiné d'abord au sacerdoce, s'y préparait, pieusement et studieusement, sous la direction d'un vénérable prêtre, l'abbé *Bermoni*, curé de *Nogent-le-Rotrou* ; mais la conscription, frappant soudain à la porte du presbytère, vint arracher le jeune homme à la sérénité de cette paisible existence, pour le jeter brusquement dans le tumulte des camps, et du séminariste fit un conscrit, incorporé, bon gré, mal gré, dans un régiment.

Lefort prit goût, néanmoins, à son nouvel état. Ses qualités brillantes et sérieuses, sa bravoure jointe à une instruction plus rare qu'aujourd'hui, sa conduite irréprochable, la générosité de ses sentiments, le firent distinguer ; en quelques années, par son mérite seul, il s'élevait aux premiers grades de l'armée.

Général en 1808, après la guerre d'Allemagne, il reçut l'ordre de se rendre en Espagne. *Nogent-le-Rotrou* se trouvait précisément sur la route. Cette ville lui rappelait de doux souvenirs d'enfance, toujours vivants dans son noble cœur. A peine arrivé dans cette ville, il s'informe du digne abbé *Bermoni*, et il est heureux d'apprendre qu'il n'a pas quitté la paroisse. Il le fit prier de se rendre à l'hôtel du *Dauphin* où lui-même était descendu.

Se doutant peu de la surprise qu'on lui ménageait et pensant peut-être qu'il s'agissait d'un malade, l'ecclésiastique s'empresse d'accourir. A peine entré, on le fait passer dans une salle splendidement éclairée, et il n'est pas peu intimidé de se voir seul en face d'une table magnifiquement servie, autour de laquelle se pressent de nombreux officiers aux uniformes étincelants d'or et de broderies ; tout un état-major.

— Je me suis trompé, sans doute, murmure-t-il confus et faisant un pas en arrière, le regard tourné vers la porte.

— Non pas, non pas, s'écrie une voix mâle partie de la table. C'est bien vous que nous attendons.

En même temps, un officier général assis à la place d'honneur, se lève avec vivacité et, courant à l'abbé Bermont, l'arrête et le serre affectueusement dans ses bras.

— Vous ne me remettez pas, mon cher Monsieur Bermont ? dit-il en voyant la stupéfaction de celui-ci.

— Pas précisément et même pas du tout. J'avoue que je ne me rappelle pas... à quelle époque... dans quelles circonstances... Vos traits cependant me sont connus.

— Je sais bien... Je suis Lefort, le bambin qui vous a servi la messe pendant cinq ou six années ; Lefort, auquel vous avez appris à décliner *Musa*, la muse, *Rosa*, la rose, et traduire les *Commentaires de César*. Ce pauvre latin, je l'ai oublié, mais je me souviens de mon digne maître, de ses conseils, de ses mille bontés, de sa sollicitude pleine de tendresse.

— Maintenant, je me rappelle, dit le bon curé, avec de grosses larmes dans les yeux.

Une place était réservée auprès du général. Il fit asseoir le vieillard avec une émotion toute filiale, puis s'adressant, le visage radieux, à ses officiers émus par cette scène touchante :

— Messieurs, dit-il, je vous présente l'homme respectable qui m'a appris à connaître, à aimer et à servir Dieu, comme aussi à marcher, d'un pas ferme, dans les sentiers de l'honneur. Si je suis quelque chose aujourd'hui, je me plais à le proclamer, c'est au vénéré curé Bermont que je le dois : Je lève mon verre au meilleur des prêtres !

Ce toast fut accueilli par un tonnerre de bravos, et tous les officiers présents voulurent choquer leur verre contre celui du curé.

Quand vint le moment de se séparer, le général embrassa les larmes aux yeux, son ancien maître non moins ému, vida sa bourse dans ses mains, en disant : « Il faut que les pauvres se ressentent de la joie que j'ai eue de vous revoir et de vous embrasser. »

Bibliographie

— AD VOS, O SACERDOTES! Méditations sacerdotales sur l'exhortation de Sa Sainteté Pie X au Clergé catholique, 4 août 1908, par le R. P. J. Lambert, missionnaire apostolique, directeur des prêtres éducateurs. Préface par Mgr de la Porte, évêque du Mans. 1 vol. in-16 couronne (xii-281 pages). 3 fr.; *franco*, 3 fr. 25. Gabriel Beauchesne, libraire-éditeur, rue de Rennes, 117, Paris (6°)

Chacune des soixante-quatre méditations de ce livre est le commentaire, sous la forme de l'oraison, de quelques lignes de l'« Exhortation » ; nous y trouvons un certain nombre de pensées et surtout des résolutions d'un caractère éminemment pratique, qui indique chez l'auteur une véritable expérience des âmes sacerdotales. De même que la méditation commence par un texte tiré de la Lettre pontificale, ainsi elle se termine par une des maximes qui y sont contenues, laquelle peut servir de bouquet spirituel. Le tout est présenté brièvement, comme il convient, dit l'auteur, lorsqu'on s'adresse à des prêtres dont l'existence est morcelée par les multiples occupations du ministère pastoral.

Ce livre n'a certes pas la prétention de remplacer à lui seul les ouvrages connus, traditionnels, et recommandés par l'autorité même du Saint-Siège pour notre sanctification. Mais nous estimons qu'il peut rendre de très grands services au clergé en le nourrissant tous les jours de la solide substance spirituelle que, dans sa bonté paternelle, le Souverain Pontife a servie à nos âmes dans l'« Exhortation ».

Puissent beaucoup de prêtres lire et relire ce petit ouvrage et y trouver un véritable rajeunissement de leur sacerdoce, selon les grâces du séminaire et de l'ordination!

(Extrait de la Préface.) — † RAYMOND, évêque du Mans.

— ROBERT BELLARMIN. — *Les Marques de la véritable Eglise*, par L. CRISTIANI, docteur en théologie, docteur ès Lettres. Collection *Science et Religion* (Choix de textes pour servir à l'étude des sciences ecclésiastiques, n°652. Prix : 0 fr. 60. BLOUD et Cie, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Rappeler en quelques pages la belle carrière de Bellarmin,

puis adapter à un public français moderne une petite partie de son fameux ouvrage : *Les Controverses*, tel est le but poursuivi par M. l'abbé Cristiani dans cet opuscule. On y verra le grand cardinal aux prises avec ce monde protestant que l'auteur a étudié dans ses ouvrages antérieurs et notamment, dans : *De Luthéranisme au Protestantisme*, — *Luther et le Luthéranisme*, parus précédemment à la même librairie.

— MANUEL D'ÉPIGRAPHIE CHRÉTIENNE. — *II. Inscriptions grecques*, par René AIGRAIN, prêtre du diocèse de Poitiers. 1 vol. in-16 de la collection *Choix de textes pour servir à l'étude des sciences ecclésiastiques*, nos 663-664. Prix : 1 fr. 20. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Tous ceux qui connaissent un peu l'antiquité chrétienne savent les noms d'Abercius, de Pectorius, de Flavia, de Maritima, auxquels une découverte récente a joint celui d'Eugène, évêque de Laodicée. Ces inscriptions fameuses occupent, dans le second volume du *Manuel d'Épigraphie chrétienne* que vient de publier M. l'abbé Aigrain, une place d'honneur, et l'on sent qu'il a pris à les commenter un plaisir particulièrement vif. Mais un coup d'œil jeté sur la table alphabétique qui termine ce volume permettra de constater que c'est là seulement une petite partie des richesses qu'il contient. Il n'est guère de provinces de la théologie pour lesquelles on n'y puisse recueillir d'importantes contributions. Le bon marché de cet ouvrage le met à la portée de tous. Ajoutons, pour ceux qui ne savent pas le grec ou qui le lisent avec peine, que chaque inscription est accompagnée de sa traduction française.

Aux anciens Lévisiens

Le comité de citoyens, chargé d'ériger une statue au Sacré-Cœur en face de l'église paroissiale de Lévis, recevra avec plaisir les offrandes que les enfants de Lévis établis à l'étranger et les amis du Sacré-Cœur voudront bien lui remettre pour aider à l'érection de ce monument.

Prière d'adresser les offrandes à M. Théophile Carrier, trésorier du Comité, rue Saint-Georges, Lévis.

Cours abrégé d'histoire naturelle

à l'usage des Maisons d'éducation

PAR L'ABBÉ V.-A. HUARD

ABRÉGÉ DE ZOOLOGIE. 130 p., 122 gravures.

ABRÉGÉ DE BOTANIQUE. 78 p., 35 “

ABRÉGÉ DE MINÉRALOGIE. 50 p., 6 “

ABRÉGÉ DE GÉOLOGIE. 158 p., 75 “

Ces petits *Abrégés*, illustrés, qui varient d'une cinquantaine à plus d'une centaine de pages chacun, sont maintenant en vente chez M. l'abbé Huard, à l'Archevêché de Québec, au prix de : \$ 1 les quatre, franco ; \$2.40 la douzaine. — Toutefois, l'*Abrégé de Géologie* n'est vendu séparément qu'au prix de 40 cts l'ex., franco.

Garand & Thibault

Doreurs, Argenteurs et Nickeleurs

308 $\frac{1}{2}$, RUE SAINT-JOSEPH, QUÉBEC — Tél., 4448.

Atelier pour le placage de l'or, de l'argent, du nickel, du cuivre. — Oxydage. — Vieilles argenteries remises à neuf. — Couchettes en cuivre et vieux lustres nettoyés et vernis.

Aussi : argenteries de voitures. — Réparation d'ornements d'église

Une Spécialité :

OUVRAGE GARANTI.

Une visite est sollicitée.